

Compte rendu (S. Decoster)

Lenglet-Dufresnoy, *écrits inédits sur le roman*, éd. J. Herman et J. Cormier (Oxford, 2014)

Érudit haut en couleurs, Lenglet-Dufresnoy a publié de son vivant plusieurs ouvrages sur le roman qui semblent s'inscrire en porte-à-faux les uns par rapport aux autres. *De l'usage des romans*, paru sous le pseudonyme de Gordon de Percel en 1734, se lit comme une défense du genre. Un an plus tard, l'auteur publie sous son propre nom *L'Histoire justifiée contre les romans*. Dans ce texte, il s'oppose à son alter ego Gordon de Percel et prend en apparence de nouveau ses distances par rapport à une littérature qui n'a pas encore trouvé sa légitimité.

L'œuvre paradoxale de Lenglet-Dufresnoy se manifeste sous un jour nouveau grâce à l'édition soignée par J. Herman et J. Cormier de deux manuscrits restés inconnus jusqu'à présent : les *Observations critiques de M. le C. Gordon de Percel sur son livre "De l'usage des romans"* et *De l'utilité des romans: seconde partie*. Les textes sont précédés d'un large volet d'interprétation et de remise en contexte. Cette analyse, qui offre les clés nécessaires pour approfondir la pensée de l'auteur, occupe plus de la moitié du volume. Le travail ecdotique révèle les différentes phases d'élaboration du texte. Les ratures, notes marginales et variantes sont clairement signalées. L'apparat critique est très consistant. Outre une bibliographie sélective, l'ouvrage comprend également un index des noms et des titres. Le dossier se complète par d'autres pièces, dont un avis du libraire, le brouillon d'un passage polémique sur le poète Jean-Baptiste Rousseau et une table des matières de la main de Lenglet-Dufresnoy.

Il s'avère que les *Observations critiques de M. le C. Gordon de Percel* constituent une réplique à *L'Histoire justifiée contre les romans*. Lenglet-Dufresnoy ajoute donc une troisième partie à la controverse qu'il a mise en scène. L'autre texte se présente sous forme de chapitres numérotés de VIII à XVII, qui constituent une suite à *De l'utilité des romans*. Moyennant un travail de datation rigoureux, J. Herman et J. Cormier arrivent à élucider le différend entre Lenglet-Dufresnoy et son alter ego, démontrant que l'auteur avait dès 1734 l'intention d'insérer ces chapitres, rédigés à la Bastille, dans les *Observations critiques de M. le C. Gordon de Percel* (p. 29).

Ainsi, les deux chercheurs ont pu dégager une nouvelle cohérence des positions respectives de Lenglet-Dufresnoy et Gordon de Percel (p.81). Les deux personnages utilisent des arguments différents, mais mènent un même combat en faveur du roman, qu'ils situent par rapport à l'histoire. Le roman et l'histoire appartiennent à deux registres complémentaires. Avec une *Méthode pour étudier l'histoire* à son actif, lecteur de Bayle, marqué par le « pyrrhonisme historique » (p. 73), Lenglet-Dufresnoy s'aperçoit que le pacte de lecture propre à la fiction permet d'accéder à une autre forme de vérité, là où l'histoire rencontre ses limites. Le roman, qui connaît son point de départ dans l'exemple particulier, se doit de trouver sa place dans les interstices de l'histoire, dont il exploite les trames cachées, les mouvements passionnels, les péripéties de l'amour. Le critère de qualité principal est celui de la vraisemblance. Ce sont surtout Mme de Villedieu et Saint-Réal qui servent de modèle à Lenglet-Dufresnoy, qui n'intègre pas les formes brèves dans son effort de théorisation (p. 141-152). Sa typologie du roman est redevable à Charles Sorel, dont le nom est toutefois passé sous silence (p. 127-139).

Confrontant leur matériel à un exemplaire d'auteur de la *Bibliothèque des romans* conservé à la BnF sous la cote Rés.Y² 1214-1216, J. Herman et J. Cormier arrivent à la conclusion que Lenglet-Dufresnoy projetait de rééditer *De l'usage des romans* (p. 31-47). D'après leurs hypothèses, cette

nouvelle version devait intégrer un choix de traités plus théoriques. La sélection comporte des textes de Huet, Fancan, le Sieur Du Plaisir, Giral di et Pigna, qui partagent la spécificité de faire dialoguer le roman avec l'histoire ou avec l'épopée (p. 41). À un moment où le roman n'a pas encore trouvé sa légitimité, Lenglet-Dufresnoy l'a doté d'une véritable poétique, lui accordant une place parmi les belles lettres.

J. Herman et J. Cormier décrivent avec beaucoup de pertinence le contexte de la « querelle des romans » dans laquelle Lenglet-Dufresnoy était impliquée. Ce conflit est analysé comme l'extrapolation d'une dispute personnelle entre Lenglet-Dufresnoy et le poète Jean-Baptiste Rousseau, proche des jésuites (p. 49-68). C'est l'occasion pour le pouvoir religieux de mettre au ban une littérature qui ne pouvait être que dommageable étant donné la manière dont elle exploitait la lecture personnelle. Condamnant le roman, les autorités ecclésiastiques luttent en même temps contre la culture de la frivolité et la trop grande liberté de pensée (p. 56).

Dans un tel climat, Lenglet-Dufresnoy, attaché à son statut d'érudit et d'historien, pouvait difficilement exprimer ses réflexions sur le roman. Tel est en tout cas l'avis de J. Herman et J. Cormier, qui expliquent les subterfuges éditoriaux de Lenglet-Dufresnoy par la théorie de Leo Strauss sur le *ductus obliquus* consistant à afficher textuellement des idées contraires au message réel véhiculé par un écrit (p.69-82). Le *ductus obliquus* passe par des stratégies d'écriture très complexes, souvent contradictoires, qui permettent de transmettre des doctrines hétérodoxes en temps de censure. Les deux chercheurs suggèrent très prudemment que Lenglet-Dufresnoy aurait emprunté cette tactique à Charles Sorel (p. 139). Or, les sources d'inspiration possibles sont bien sûr multiples. Comme le remarquent J. Herman et J. Cormier (p. 73), Lenglet-Dufresnoy connaissait bien l'œuvre de Bayle, auquel des chercheurs comme G. Mori ou J.-M. Gros ont appliqué les thèses de Strauss de manière très convaincante¹.

Les procédés de Lenglet-Dufresnoy témoignent du malaise de toute une époque envers une forme discursive nouvelle, toujours en voie de définition. Lenglet-Dufresnoy ne disposait pas de la distance historique nécessaire pour cerner clairement tous les enjeux de l'écriture romanesque, mais l'idée qu'il entrevoit est fondamentale (p. 186-188). Si le roman est illusion, il dépasse la fiction pour acquérir valeur de vérité. Pour reprendre une citation de M. Hobson, le roman « est peut-être plus qu'un roman »². En raison de la portée théorique de l'ouvrage, le travail éditorial et critique de J. Herman et J. Cormier apporte une contribution essentielle à l'histoire de la littérature et à celle du roman plus en particulier. Le débat sur le roman est teinté par les grandes polémiques érudites et religieuses qui traversent l'histoire du XVIII^e siècle. C'est pourquoi l'ouvrage de J. Herman et J. Cormier peut intéresser malgré son sujet un peu pointu un large public de chercheurs de diverses disciplines.

¹ Gianluca Mori, « Persécution et art d'écrire : Strauss, Skinner et Pierre Bayle », dans Laurent Jaffro *et al.* (éd.), *Leo Strauss : art d'écrire, politique, philosophie*, Paris, Vrin, 2001, p. 197-220. Gianluca Mori, *Bayle philosophe*, Paris, H. Champion, 1999. Jean-Michel Gros, « L'art d'écrire dans les "éclaircissements" du *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 130, 2005, n° 1, p. 21-37.

² Marian Hobson, *L'art et son objet : Diderot, la théorie de l'illusion et les arts en France au XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 2007, p. 90, cité p. 188.